

Habiter l’empreinte

Une vie pour deux (La chair et autres fragments de l’amour),
texte d’Evelyne de la Chenelière, mise en scène d’Alice Ronfard,
présenté à l’Espace Go, du 24 avr. au 19 mai 2012

Jessie Mill

Volume 54, Number 2 (298), Winter 2013

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/68104ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Mill, J. (2013). Review of [Habiter l’empreinte / *Une vie pour deux (La chair et autres fragments de l’amour)*, texte d’Evelyne de la Chenelière, mise en scène d’Alice Ronfard, présenté à l’Espace Go, du 24 avr. au 19 mai 2012]. *Liberté*, 54(2), 40–40.

Habiter l'empreinte

Les fantômes de Marie Cardinal hantent la scène de l'Espace Go.

JESSIE MILL

PARUS L'AUTOMNE DERNIER sous le titre *L'inédit*, les fragments des carnets de Marie Cardinal sont ponctués par de courts extraits intimes qui induisent un certain regard sur la suite des pages, souvent fictionnelles. Tout y est : la force de l'écriture, les obsessions – l'enfance, l'Algérie, la littérature, la politique, les désirs et les craintes. Pourtant, les morceaux de cette œuvre ouverte, sans doute essentielle, semblent arrachés à un corps d'une plus grande envergure. D'où l'envie de revenir aux fragments d'un autre corps, plein, entier. Dans *Une vie pour deux*, spectacle mis en scène par Alice Ronfard au printemps dernier, cette dernière s'insinuait dans l'œuvre de sa mère, Marie Cardinal, pour proposer un objet vivant, imparfait, et proche de sa littérature – proche jusqu'au *toucher*.

Le roman de Marie Cardinal, *Une vie pour deux*, est digéré par Evelyne de la Chenelière, dans un geste qui lui permet de plonger dans une œuvre étrangère, de l'incorporer à son écriture. La partition qu'elle crée densifie la fable, s'appuie sur ses courants de fond, ses motifs, et distribue les voix entre trois personnages-mémoires. D'où parlent-ils ? De la mort ? De la vie ? Du creux même des mots ?

Jean (Jean-François Casabonne) et Simone (Violette Chauveau) débarquent en Irlande pour des vacances. Les retrouvailles espérées sont troublées par la découverte du cadavre d'une femme sur la grève. Ensemble, ils interrogent l'épave de Mary (Evelyne de la Chenelière) et se disputent son passé. L'invention de la morte devient un jeu où se chamaillent les « interprétations toujours concurrentes ». Encore plus vivante une fois morte, elle s'empare aussi de sa propre

histoire, s'ouvre comme un piège de fascination, un corps-paysage. La contrée où s'enroulent Jean et Simone est fertile au-delà de toute espérance : Mary se laisse inventer en même temps que jaillit à travers elle la vérité de Simone.

Mary repose dans son empreinte creusée au centre d'une grande table grise aux propor-

tions d'un tombeau. La table fait office de stèle, accuse les évocations médicales (table de dissection), pourrait assoir une vaste famille, mais on n'y trouve que trois chaises. L'espace autour révèle autant de vies cachées qu'un rivage à l'abandon : apparences immobiles, vie grouillante. La délicatesse des textures sonores

créé un environnement organique, les faisceaux lumineux en travaillent le relief. Seul semble superflu le dispositif de lumières, mobile de miroirs suspendu servant à produire des suites de losanges sur l'espace de jeu. L'effet kaléidoscopique obtenu est tout au plus une faible représentation du regard fragmenté qui traverse l'œuvre.

La langue sculpte d'emblée cet espace de jeu – fait apparaître l'Irlande – et laisse rebondir les mêmes questions. Celles-ci : « Un cadavre ? Un cadavre de quoi ? Un cadavre de qui ? » Place au récit de Jean, à la marche sur la grève, à l'apparente liberté du marcheur, aux mouettes – non, pas les mouettes, mais d'abord la main, les cheveux. Les échanges avec Simone interrompent son récit en même temps qu'ils le remettent à zéro. « Quelle histoire, hein ? » Le récit reprend dans une ritournelle et avante avec lui les soupçons et les accusations de Simone. Simone chasse Jean ; Jean annonce son départ. Et cela se répète jusqu'à devenir comique. Jean prend en charge le commentaire de leurs ruptures d'une « héroïque constance ».

Les conventions du jeu font alterner récit, dialogue, commentaire, et un hymne au poing levé. Le partage des voix advient sans système. Les connivences se tissent et se défont entre chacun, mais la clarté de l'adresse élucide le désordre de la parole. Violette Chauveau, plus précise que son partenaire, est peut-être seule à maîtriser tous les passages entre ces registres. Transformée par la simplicité de ses atours, elle interprète une Simone terrienne qui porte pourtant sans contradiction les épithètes lancées par Jean – excessive, monumentale, baroque. Le jeu d'Evelyne de la Chenelière est fait de petites secousses, plus mécaniques, comme les mouvements d'une marionnette fraîchement dotée de vie ; par moments, sa gestuelle hiératique est d'une curieuse plasticité. Jean-François Casabonne tient son personnage à distance, avec un jeu marqué par l'emphase jusqu'à devenir agaçant. Mais à bien y penser, son obstination emphatique, ses déhanchements et sa liberté monstrueuse appartiennent peut-être en propre à Jean-Pierre Ronfard, dont l'image se dégage inévitablement du personnage. L'inégalité du jeu n'est pas forcément un handicap pour le spectacle tant chaque personnage semble dépendre d'une sphère différente.

Jean et Simone se retrouvent dans la mort de Mary, allongés dans son sillon. L'autel de la morte devient le lit conjugal où Mary s'éveille entre les deux époux, trio monumental. Un nouveau grain charge alors la voix de Simone. Elle tente de reprendre ses droits d'épouse et, d'une voix d'outre-tombe, nomme l'abîme entre elle et Jean. Dans le lieu même des retrouvailles, à peine le couple a-t-il eu le temps de sculpter le corps de sa morte que la pulsion de mort se déplace et gagne une autre contrée.

Mary est arrachée à sa propre mort pour venir accompagner celle d'une autre. « Quelle histoire, hein ? » Ce n'est plus l'histoire de Mary, non plus tout à fait celle de Simone, mais en filigrane celle de Marie Cardinal que l'auteure de la pièce a faulcée ici. À côté de son tombeau, Mary-Evelyne traduit désormais la pensée trouée de Simone-Marie, de retour à « l'espace non verbal, avant la colonisation du langage », évoquant l'aphasie de Marie Cardinal au seuil de sa mort. Devant la maladie de Simone, Jean voudrait être « cette vague qui efface tout ». Mais reste l'empreinte. Que le regard balaye et qui persiste, seul corps inchangé dans l'éphémère de la représentation. Mémoire déformante, l'empreinte réactive l'œuvre de Marie Cardinal. Le théâtre ne se substitue pas à la littérature, il en est le bruit, la trace, dans un présent chargé de fantômes. **L**

Une vie pour deux (La chair et autres fragments de l'amour), texte d'EVELYNE DE LA CHENELIÈRE, mise en scène d'ALICE RONFARD, présenté à l'Espace Go, du 24 avr. au 19 mai 2012.